Extrait de la publication

Ce livre est dédié à la mémoire de

Facundo Cabral, assassiné à Ciudad de Guatemala
Michel Riquet, s. j.
Didar Fawzy Rossano
Sebastião Hoyos
Isabelle Vichniac
Chico Mendes, assassiné à Xapuri, Brésil
Edmond Kaiser
Resfel Pino Alvarez

DESTRUCTION MASSIVE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN ZIEGLER

DESTRUCTION MASSIVE

GÉOPOLITIQUE DE LA FAIM

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

Extrait de la publication

ISBN : 978-2-02-106115-4

© Éditions du Seuil, octobre 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« L'homme qui veut demeurer fidèle à la justice doit se faire incessamment infidèle aux injustices inépuisablement triomphantes. »

Charles Péguy

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Avant-propos

Je me souviens d'une aube claire de la saison sèche dans le petit village de Saga, à une centaine de kilomètres au sud de Niamey, au Niger. Toute la région est en détresse. Plusieurs facteurs y conjuguent leurs effets : une chaleur jamais atteinte de mémoire d'anciens, avec des pics à 47,5 degrés à l'ombre, une sécheresse de deux ans, une mauvaise récolte de mil lors du précédent hivernage, l'épuisement des fourrages, une période de soudure[1] de plus de quatre mois et même une attaque de criquets. Les murs des cases en banco[2], les toits de paille, le sol sont chauffés à blanc. Le paludisme, les fièvres secouent les enfants. Les hommes et les bêtes souffrent de la soif et de la faim.

J'attends devant le dispensaire des sœurs de Mère Teresa. Le rendez-vous a été fixé par le représentant du Programme alimentaire mondial (PAM) à Niamey.

Trois bâtiments blancs, couverts de tôle. Une cour avec, au milieu, un immense baobab. Une chapelle, des dépôts et,

1. On appelle soudure la période qui sépare l'épuisement de la récolte précédente de la nouvelle récolte, période pendant laquelle les paysans doivent acheter de la nourriture.

2. Briques faites d'un mélange de terre argileuse, de latérite sableuse, de paille hachée et de bouse de vache.

Extrait de la publication

tout autour, un mur de ciment interrompu par un portail de fer.

J'attends devant le portail, au milieu de la foule, entouré de mères.

Le ciel est rouge. Le grand disque pourpre du soleil monte lentement à l'horizon.

Devant la porte de métal gris, les femmes s'agglutinent, le visage marqué par l'angoisse. Certaines ont des gestes nerveux, tandis que d'autres, les yeux vides, montrent une infinie lassitude. Toutes portent dans leurs bras un enfant, parfois deux, couvert de haillons. Ces tas de chiffons se soulèvent doucement au rythme des respirations. Beaucoup de ces femmes ont marché toute la nuit, certaines même plusieurs jours. Elles viennent de villages attaqués par les criquets, éloignés de 30 ou 50 kilomètres. Elles sont visiblement épuisées. Devant la porte obstinément fermée, elles tiennent à peine debout. Les petits êtres squelettiques qu'elles portent dans leurs bras semblent leur peser démesurément. Les mouches tournent autour des haillons. Malgré l'heure matinale, la chaleur est étouffante. Un chien passe et fait se lever un nuage de poussière. Une odeur de sueur flotte dans l'air.

Des dizaines de femmes ont passé une ou plusieurs nuits dans des trous creusés à mains nues dans le sol dur de la savane. Refoulées la veille ou l'avant-veille, elles vont, avec une infinie patience, tenter leur chance une nouvelle fois ce matin.

Enfin, j'entends des pas dans la cour. Une clé tourne dans la serrure.

Une sœur d'origine européenne, aux beaux yeux graves, apparaît, entrouvre le portail de quelques dizaines de centimètres. La grappe humaine s'agite, vibrionne, pousse, se colle au portail.

La sœur soulève un haillon, puis un autre, un autre encore. D'un rapide coup d'œil elle tente d'identifier les enfants qui ont encore une chance de vivre.

Extrait de la publication

Elle parle doucement, dans un haoussa parfait, aux mères angoissées. Finalement une quinzaine d'enfants et leurs mères sont admis. La sœur allemande a les larmes aux yeux. Une centaine de mères, refusées ce jour-là, demeurent silencieuses, dignes, totalement désespérées.

Une colonne se forme dans le silence. Ces mères-là abandonnent le combat. Elles s'en iront dans la savane. Elles retourneront dans leur village, où la nourriture manque pourtant.

Un petit groupe décide de rester sur place, dans ces trous protégés du soleil par quelques branches ou un morceau de plastique.

L'aube reviendra. Elles reviendront demain. Le portail s'entrouvrira de nouveau pour quelques instants. Elles tenteront à nouveau leur chance.

Chez les sœurs de Mère Teresa, à Saga, un enfant souffrant de malnutrition aiguë et sévère se rétablit au maximum en douze jours. Couché sur une natte, on lui administre à intervalles réguliers un liquide nutritif par voie intraveineuse. Avec une douceur infinie, sa mère, assise en tailleur à côté de lui, chasse inlassablement les grosses mouches brillantes qui bourdonnent dans le baraquement.

Les sœurs sont souriantes, douces, discrètes. Elles portent le sari et le foulard blanc marqué des trois bandes bleues, ce vêtement rendu célèbre par la fondatrice de l'ordre des Missionnaires de la Charité, Mère Teresa, de Calcutta.

L'âge des enfants oscille entre six mois et dix ans. La plupart sont squelettiques. Les os percent sous la peau, quelques-uns ont les cheveux roux et le ventre gonflé par le kwashiorkor, l'une des pires maladies – avec le noma – provoquées par la sous-alimentation.

Certains trouvent la force de sourire. D'autres sont recroquevillés sur eux-mêmes, poussant de petits râles à peine audibles.

Extrait de la publication

Au-dessus de chacun d'eux se balance une ampoule. Elle contient le liquide thérapeutique qui descend goutte à goutte à travers le fin tuyau jusqu'à l'aiguille plantée dans le petit bras.

Environ soixante enfants sont en permanence en traitement sur les nattes des trois baraquements.

« Ils guérissent presque tous », me dit fièrement une jeune sœur du Sri Lanka préposée à la balance suspendue au milieu de la baraque principale, où les enfants « hospitalisés » sont pesés quotidiennement.

Elle remarque mon regard incrédule.

De l'autre côté de la cour, au pied de la petite chapelle blanche, les tombes sont nombreuses.

Elle insiste pourtant : « Ce mois-ci, nous n'en avons perdu que douze, le mois dernier huit. »

En passant plus tard plus au sud, à Maradi, où Médecins sans frontières lutte contre le fléau de la sous-alimentation et de la malnutrition infantiles aiguës, j'apprends que le chiffre des pertes des sœurs de Saga est très bas, rapporté à la moyenne nationale.

Les sœurs travaillent nuit et jour. Certaines ont manifestement atteint l'extrême limite de l'épuisement.

Il n'existe aucune hiérarchie entre elles. Chacune vaque à sa tâche. Aucune ne jouit d'un quelconque pouvoir de commandement. Ici, il n'existe ni abbesse ni prieure.

Dans le baraquement, la chaleur est étouffante. Le groupe électrogène et les quelques ventilateurs qu'il permettait d'actionner sont en panne.

Je sors dans la cour. L'air tremble de chaleur.

De la cuisine à ciel ouvert s'échappe l'odeur de la pâte de mil qu'une jeune sœur prépare pour le repas de midi. Les mères des enfants et les sœurs mangeront ensemble, assises sur les nattes du baraquement central.

Extrait de la publication

La lumière blanche du midi sahélien m'aveugle.

Sous le baobab, un banc est dressé. La sœur allemande que j'ai vue ce matin y est assise, épuisée. Elle me parle dans sa langue. Elle ne veut pas que les autres sœurs la comprennent. Elle craint de les décourager.

« Vous avez vu ? me demande-t-elle d'une voix lasse.

— J'ai vu. »

Elle reste silencieuse, les bras noués autour de ses genoux.

Je demande :

« Dans chacun des baraquements, j'ai aperçu des nattes vides… pourquoi ce matin n'avez-vous pas admis plus de mères et d'enfants ? »

Elle me répond :

« Les ampoules thérapeutiques coûtent cher. Et puis nous sommes loin de Niamey. Les pistes sont mauvaises. Les camionneurs exigent des frais de transport exorbitants… Nos moyens sont réduits. »

La destruction, chaque année, de dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants par la faim constitue le scandale de notre siècle.

Toutes les cinq secondes un enfant de moins de dix ans meurt de faim. Sur une planète qui regorge pourtant de richesses…

Dans son état actuel, en effet, l'agriculture mondiale pourrait nourrir sans problèmes 12 milliards d'êtres humains, soit deux fois la population actuelle.

Il n'existe donc à cet égard aucune fatalité.

Un enfant qui meurt de faim est un enfant assassiné.

À cette destruction massive, l'opinion publique oppose une indifférence glacée. Tout au plus lui accorde-t-elle une attention distraite lors de catastrophes particulièrement « visibles », comme celle qui, depuis l'été 2011, menace d'anéantissement

le chiffre exorbitant de 12 millions d'êtres humains dans cinq pays de la Corne de l'Afrique.

Me fondant sur la masse des statistiques, graphiques, rapports, résolutions et autres études approfondies issues des Nations unies, des organisations spécialisées et autres instituts de recherche, mais aussi des organisations non gouvernementales (ONG), j'entreprends, dans la première partie de ce livre, de décrire l'étendue du désastre. Il s'agit de prendre la mesure de cette destruction massive.

Près du tiers des 56 millions de morts civils et militaires au cours de la Seconde Guerre mondiale ont été provoqués par la faim et ses suites immédiates.

La moitié de la population biélorusse est morte de faim durant les années 1942-43[1]. La sous-alimentation, la tuberculose, l'anémie ont tué des millions d'enfants, d'hommes et de femmes dans toute l'Europe. Dans les églises d'Amsterdam, de Rotterdam, de La Haye, les cercueils des morts de faim s'entassèrent durant l'hiver 1944-45[2]. En Pologne, en Norvège, les familles tentèrent de survivre en mangeant des rats, des écorces d'arbres[3]. Beaucoup moururent.

Comme les sauterelles du fléau biblique, les pilleurs nazis s'étaient abattus sur les pays occupés, réquisitionnant les réserves en vivres, les récoltes, le bétail.

Pour les détenus des camps de concentration, Adolf Hitler avait conçu, avant la mise en œuvre du plan d'extermination des Juifs et des Tziganes, un *Hungerplan* (Plan Faim) visant à anéantir le plus de détenus possibles par la privation délibérée et prolongée de nourriture.

1. Timothy Snyder, *Bloodland*, New York, Basic Books, 2010.
2. Max Nord, *Amsterdam timjens den Hongerwinter*, Amsterdam, 1947.
3. Else Margrete Roed, « The food situation in Norway », *Journal of American Dietetic Association*, New York, décembre 1943.

Mais l'expérience collective de la souffrance par la faim des peuples européens eut, dans l'immédiat après-guerre, des conséquences heureuses. De grands chercheurs, de patients prophètes, que personne ou presque n'avait écoutés auparavant, virent tout à coup leurs livres vendus à des centaines de milliers d'exemplaires et traduits dans un grand nombre de langues.

La figure universellement connue de ce mouvement est un médecin métis, natif du misérable Nordeste brésilien, Josué Apolônio de Castro, dont la *Géopolitique de la faim*, parue en 1951, a fait le tour du monde. D'autres, issus d'une génération plus jeune et appartenant à des nations différentes, s'assurèrent eux aussi d'une influence profonde sur la conscience collective occidentale. Parmi eux : Tibor Mende, René Dumont, l'Abbé Pierre.

Créée en juin 1945, l'Organisation des Nations unies (ONU) fonda aussitôt la *Food and Agricultural Organization* (FAO / Organisation pour l'alimentation et l'agriculture) et, un peu plus tard, le Programme alimentaire mondial (PAM).

En 1946, l'ONU lançait sa première campagne mondiale de lutte contre la faim.

Enfin, le 10 décembre 1948, l'Assemblée générale de l'ONU, réunie au palais de Chaillot à Paris, adopta la Déclaration universelle des droits de l'homme, dont l'article 25 définit le droit à l'alimentation.

La deuxième partie de ce livre rend compte de ce formidable moment d'éveil de la conscience occidentale.

Mais ce moment fut, hélas, de bien courte durée. Au sein du système des Nations unies, mais au cœur aussi de nombre d'États membres, les ennemis du droit à l'alimentation étaient (et sont aujourd'hui) puissants.

La troisième partie du livre les démasque.

Privés de moyens adéquats de lutte contre la faim, la FAO et le PAM survivent aujourd'hui dans des conditions difficiles. Et si le PAM parvient tant bien que mal à assumer une partie

Extrait de la publication

de l'aide alimentaire d'urgence dont les populations en détresse ont besoin, la FAO, elle, est en ruine. La quatrième partie du livre expose les raisons de cette déchéance.

Depuis peu, de nouveaux fléaux se sont abattus sur les peuples affamés de l'hémisphère Sud : les vols de terre par les trusts de biocarburants et la spéculation boursière sur les aliments de base.

La puissance planétaire des sociétés transcontinentales de l'agro-industrie et des *Hedge Funds*, ces fonds qui spéculent sur les prix alimentaires, est supérieure à celle des États nationaux et de toutes les organisations interétatiques. Leurs dirigeants, par leurs actions, engagent la vie et la mort des habitants de la planète.

Les cinquième et sixième parties du livre expliquent pourquoi et comment, aujourd'hui, l'obsession du profit, l'appât du gain, la cupidité illimitée des oligarchies prédatrices du capital financier globalisé l'emportent – dans l'opinion publique et auprès des gouvernements – sur toute autre considération, faisant obstacle à la mobilisation mondiale.

J'ai été le premier rapporteur spécial des Nations unies pour le droit à l'alimentation. Avec mes collaborateurs et collaboratrices, des hommes et des femmes d'une compétence et d'un engagement exceptionnels, j'ai exercé ce mandat pendant huit ans. Sans ces jeunes universitaires, rien n'aurait été possible[1]. Ce livre est nourri de ces huit années d'expériences et de combats menés ensemble.

1. Je veux citer ici les noms de Sally-Anne Way, Claire Mahon, Ioana Cismas et Christophe Golay. Notre site Internet : www.rightfood.org

Cf. aussi Jean Ziegler, Christophe Golay, Claire Mahon, Sally-Anne Way, *The Fight for the Right to Food. Lessons Learned*, Londres, Éditions Polgrave-Mac Millan, 2011.

J'y fais souvent référence aux missions que nous avons menées à travers les pays du monde frappés par la famine – en Inde, au Niger, au Bangladesh, en Mongolie, au Guatemala, etc. Nos rapports d'alors révèlent d'une façon particulièrement éclairante la dévastation des populations les plus affligées par la faim. Ils dévoilent aussi les responsables de cette destruction de masse.

Mais on ne nous a pas toujours mené la vie facile.

Mary Robinson est l'ancienne présidente de la république d'Irlande et l'ancienne haut-commissaire des Nations unies pour les droits de l'homme. À l'ONU, peu de bureaucrates pardonnent à cette femme aux beaux yeux verts, d'une extrême élégance et d'une intelligence aiguë, son humour féroce.

9 923 conférences internationales, réunions d'experts, séances interétatiques de négociations multilatérales ont eu lieu en 2009 au palais des Nations, le quartier général européen des Nations unies à Genève[1]. Leur nombre a été encore supérieur en 2010. Nombre de ces réunions ont porté sur les droits de l'homme, et notamment sur le droit à l'alimentation.

Durant son mandat, Mary Robinson a montré peu de considération pour la plupart de ces réunions. Elles relevaient trop souvent, selon elle, du *choral singing*. Le terme est presque intraduisible : il fait référence à l'ancestrale coutume irlandaise des chœurs villageois qui, le jour de Noël, vont de maison en maison, chantant d'une voix monocorde les mêmes refrains naïfs.

C'est qu'il existe des centaines de normes de droit international, d'institutions interétatiques, d'organismes non gouvernementaux dont la raison d'être est l'endiguement de la faim et de la malnutrition.

1. Blaise Lempen, *Genève. Laboratoire du XXIe siècle*, Genève, Éditions Georg, 2010.

Extrait de la publication

Et de fait, d'un continent à l'autre, des milliers de diplomates, tout au long de l'année, font ainsi du *choral singing* avec les droits de l'homme, sans que jamais rien ne change dans la vie des victimes. Il faut comprendre pourquoi.

Combien de fois n'ai-je entendu, à l'occasion des débats qui suivaient mes conférences en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, des objections du type : « Monsieur, si les Africains ne faisaient pas des enfants à tort et à travers, ils auraient moins faim ! »

C'est que les idées de Thomas Malthus ont la vie dure.

Et que dire des seigneurs des trusts agroalimentaires, des éminents dirigeants de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), du Fonds monétaire international (FMI), des diplomates occidentaux, des « requins tigres » de la spéculation et des vautours de l'« or vert » qui prétendent que la faim, phénomène naturel, ne saurait être vaincue que par la nature elle-même : un marché mondial en quelque sorte autorégulé ? Celui-ci créerait, comme par nécessité, des richesses dont bénéficieraient tout naturellement les centaines de millions d'affamés…

Le roi Lear nourrit une vision pessimiste du monde. À l'intention du comte de Gloucester, aveugle, le personnage de Shakespeare décrit un monde « misérable » (*wrechet world*), tellement évidemment misérable que « même un aveugle pourrait se rendre compte de sa marche » (*a man may see how this world goes without eyes*). Le roi Lear a tort. Toute conscience est médiatisée. Le monde n'est pas « *self-evident* », il ne se donne pas à voir immédiatement, tel qu'il est, même aux yeux de ceux qui jouissent d'une bonne vue.

Les idéologies obscurcissent la réalité. Et le crime, de son côté, avance masqué.

Extrait de la publication

Les vieux marxistes allemands de l'École de Francfort, Max Horkheimer, Ernst Bloch, Theodor Adorno, Herbert Marcuse, Walter Benjamin, ont beaucoup réfléchi à la perception médiatisée de la réalité par l'individu, aux processus en vertu desquelles la conscience subjective est aliénée par la doxa d'un capitalisme de plus en plus agressif et autoritaire. Ils ont cherché à analyser les effets de l'idéologie capitaliste dominante, à la manière dont celle-ci conduit l'homme, dès son enfance, à accepter de soumettre sa vie à des fins lointaines : en le privant des possibilités d'autonomie personnelle par laquelle s'affirme la liberté.

Certains de ces philosophes parlent de « double histoire » : d'un côté l'histoire événementielle, visible, quotidienne, et de l'autre l'histoire invisible, celle de la conscience. Ils montrent que la conscience est travaillée par l'espérance dans l'Histoire, l'esprit d'utopie, la foi active en la liberté. Cette espérance a une dimension eschatologique laïque. Elle nourrit une histoire souterraine qui oppose à la justice réelle une justice exigible.

« Ce n'est pas seulement la violence immédiate qui a permis à l'ordre de se maintenir, mais que les hommes eux-mêmes ont appris à l'approuver », écrit Horkheimer[1]. Pour changer la réalité, libérer la liberté dans l'homme, il faut renouer avec cette conscience anticipatrice (*vorgelagertes Bewusstsein*)[2], cette force historique qui a pour nom utopie, révolution.

Or, de fait, la conscience eschatologique progresse. Au sein des sociétés dominantes d'Occident, notamment, de plus en plus de femmes et d'hommes se mobilisent, luttent – affrontent la doxa néolibérale sur la fatalité des hécatombes. De plus en

1. Max Horkheimer, *Théorie traditionnelle et théorie pratique*, Paris, Éditions Gallimard, 1971, p. 10-11. Préface à la réédition.

2. Ernst Bloch, *Das Prinzip Hoffnung* (*Le principe espérance*), Francfort am Main, Éditions Suhrkamp, 1953.

plus s'impose une évidence : la faim est faite de mains d'hommes, et peut être vaincue par les hommes.

Demeure la question : comment terrasser le monstre ?

Délibérément ignoré des opinions publiques occidentales, un formidable éveil des forces révolutionnaires paysannes se produit sous nos yeux dans les campagnes de l'hémisphère Sud. Des syndicats paysans transnationaux, des ligues de cultivateurs et d'éleveurs luttent contre les vautours de l'« or vert » et contre les spéculateurs qui tentent de leur voler leurs terres. C'est la force principale du combat contre la faim.

Dans l'épilogue, je reviens sur ce combat et l'espérance qu'il nourrit. Sur la nécessité, pour nous, de le soutenir.

Extrait de la publication

La Suisse, l'Or et les Morts
Seuil, 1997
et « Points Histoire » n° 405, 2008

Les Seigneurs du crime
Les nouvelles mafias contre la démocratie
(en collaboration avec Uwe Mühlhoff)
Seuil, « L'Histoire immédiate », 1998
et « Points Essais », n° 559, 2006

La Faim dans le monde expliquée à mon fils
Seuil, 1999 et 2011

Les Nouveaux Maîtres du monde
et ceux qui leur résistent
Fayard, 2002
et « Points », n° 1133, 2003

L'Empire de la honte
Fayard, 2005
et « Le Livre de Poche », n° 30907, 2007

La Haine de l'Occident
Albin Michel, 2008
et « Le Livre de Poche », n° 31663, 2010

Extrait de la publication

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2011. N° 106056 (0000)
Imprimé en France

Extrait de la publication